

(Source partage J.S. Chorin, AN Dossier 72AJ299 P1090658.jpg à P1090664.jpg))

Commission d'Histoire de la Captivité
- Correspondant des Haute Pyrénées
(Mr Cansot Bagnères de Bigorre)

Témoignage de Monsieur PESQUES Robert, Sous-Officier de carrière.
Maréchal des Logis (Artillerie), demeurant à CASTELNAU-RIVIERE Besse. (Haute-Pyrénées)

1^e question : Robert PESQUES a été fait prisonnier au **Bois des Charmes** dans les Vosges, le 20 juin 1940 avec son unité, le 24^e R.A.D. (EM 11/84)

2^e question. Il a été interné successivement aux stalags **XII D XII C, XII A, XVII A**.

Arrivé au **XII D à Trêves** le 1-7-40, il fut affecté en **kommando à St Sébastian** du 18-7-40 au 1-7-41 et travailla dans l'agriculture et dans une fabrique de moellons . Le kom. comptait 70 P.G.

A **Oberwesel XII C** le 1-7-41. Le 31-7 de la même année fut à l'hôpital jusqu'au 21-9. Là se place sa tentative d'évasion. En kommando , il travailla dans l'agriculture avec ses 60 camarades.
Il fut homme de confiance de ce Kom.

Au **XII A de Limburg**, où il arriva le 1-10-41, il part en **Kom.** à **Güls** le 20-4-43 et le 10-7-43 il tente de s'évader. Au stalag il est parmi les réfractaires au nombre de 5000. Au kom. il fait du jardinage.

Au 4-9-43, il est versé au camp disciplinaire de **Strasdorf**, où il reste un mois en prison.

Du **9-9-43 au 25-9-43 , il travaille dans l'agriculture en Kom.** d'où il s'évade le 25-9-43 (50 PG dans le Kom.).

Il n'a jamais été « transformé ».

3^e question : Au **Kom. de St Sébastian**, logement dans une salle des fêtes clôturée de barbelées. Des paillasses sur le sol. 2 couvertures fournies par l'employeur. Lumière électrique, -3 robinets placés à l'extérieur de la salle. De grands récipients placés aux coins de salle servent d'urinoirs. Pas de chauffage l'hiver.
Tenue militaire usagée, souliers percés, pas de chaussettes, pas de capote une chemisette. Il ne perçoit pas d'effets.
La nourriture laisse à désirer en qualité et en quantité. Le matin une tartine de pain avec de la graisse et de la mélasse. Le midi, deux fois par semaine, une assiette à soupe de haricots, une petite soucoupe de pudding . Les autres jours, au souper des pommes de terre, de la salade, deux fois par semaine, un peu de viande. Au goûter , une tartine et de la boisson (1 tasse)
La première lettre, datée du 8-9-40 fut reçue le 20 octobre et le 1^{er} colis familial, le 30 décembre. Par la suite beaucoup de colis et de lettres furent égarés.

A **Kärlich, le Kom** est installé dans une salle de réunion très sombre. Une seule petite fenêtre. La porte d'entrée de cette cour, obstruant la sortie vers un jardin clôturé. Des lits en bois à étages, des paillasses, deux couvertures. Lumière électrique. Deux robinets à l'extérieur de la salle. Pas de chauffage l'hiver.

Aucune amélioration dans son vestiaire ; seulement des ressemelage des souliers avec du cuir reçu dans un colis.

La nourriture est sensiblement la même en qualité, mais un peu plus abondante. Un peu de charcuterie de campagne. La quantité est suffisante ; le dimanche il a droit à une part de tarte aux pommes.

Deux lettres par mois. Les colis arrivent irrégulièrement , sont ouverts, les conserves familiales . En tant qu'homme de confiance, il adresse une lettre de réclamation qu'il poste en ville, ce qui lui valut une paire de gifles par l'adjudant de compagnie.

Au stalag XII A, « je suis placé après mon évasion dans la baraque des des punis où je reste 5 mois ». Pas de cour pour la promenade. Un WC intérieur. La baraque est infestée de puces. Une douche une fois par mois. Les lavabos le long des murs. La lumière électrique. 6 briquettes de charbon par jour. Lits à étages. Une paillasse et une couverture. Du 1^{er} mars au 1^{er} avril 42, dans la baraque des des réfractaires . Ils peuvent aller au terrain des sports.

Les vêtements sont déchirés. Aucun effet n'est perçu. A titre d'éplucheur de pommes de terre des Russes, je monnaie quelques-unes de mes pommes de terre pour des effets , des lettres, des étiquettes de colis supplémentaires. Des souliers sont distribués par la Croix-Rouge.

La nourriture est très mauvaise, très insuffisante. La Croix Rouge fait un très gros efforts. Il y a des distributions chaque semaine de dattes ou figues, des biscuits de guerre, des confitures.

2 lettres par mois. Les colis annoncés n'arrivent pas. Les rares colis sont fouillés, en mauvais état, le tabac toujours volé ainsi que les pull-over, les chaussettes. Quelques colis américains contenant des conserves.

Au **Kommando de Güls**. La salle des fêtes est grande, bien éclairée, mais clôturée de barbelés. Literie habituelle mais trois couvertures fournies par l'employeur. Lavabos extérieurs, Pièce à vivres et à effets fermées à clef. Le soir les habits et les chaussures sont enfermés dans le magasin. Les colis sont rangés dans un casier personnel. Les vêtements sont convenables et chauds ; le linge de corps est suffisant. La nourriture est bien meilleure, variée, suffisante et bonne. Beaucoup de légumes, trois fois par semaine de la viande. Pour boissons, de l'eau et du vin. Les lettres arrivent régulièrement, sont ouvertes par les gardiens. Les colis enfermés dans le magasin. On distribue le soir 5 biscuits une barre de chocolat, une rondelle de saucisson. Le dimanche, on ouvre une boîte de conserve. Il faut signer sur un cahier un accusé de réception. En revanche rien de la Croix Rouge.

4^e question. État sanitaire, maladies, blessures...

Au **stalag XII C**, beaucoup de malades au début : de la dysenterie, les hommes sont épuisés.

Au Kom. de St Sebastian, il est malade, son état général est très mauvais, il est sujet à des syncopes. Il est amené à l'**Hôpital de Coblenz**. Il fait le trajet (6 km à pied).Une visite sérieuse est passée par un Commandant-majoral allemand assisté de 2 officiers-majors français. Il souffrait de coliques hépatiques, de l'intestin. Les malades sont entassés dans des petites chambres chauffées. Literie sommaire. Les malades ne reçoivent pratiquement pas de soins. Pour médicaments des tisanes. Les blessés ont des pansements. Tous étaient couverts de parasites. La nourriture était insuffisante et se limitait à quelques pommes de terre à l'eau.

Les courriers étaient rares, les colis éventrés par les gardes.

Leur contenu était vidés dans un récipient unique, les paquets de tabac ouverts placés sur le paté ou la confiture. Le saucisson était toujours tailladé. Beaucoup d'hommes mourraient. Après 3 semaines le malade avait maigri de 5 kg et pesait 53 kg. Il demande de repartir au travail tant il avait peur de mourir à l'hôpital, faute de soins et de nourriture. Pas de prisonniers rapatriés pendant son séjour à l'hôpital.

Au Kommando de St Sébastien, il eu l'occasion d'aller faire un séjour à l'**infirmerie-hôpital d'Oberwesel du stalag XII C**. Il avait blessé par un coup de pied au tibia lors d'une partie de football. Il s'y rendit à pied (4 km) et il y reste un mois, la jambe immobilisée dans une gouttière. Les pansements suffisants, les locaux propres. Il y perçut une fois des fruits secs en provenance de la Croix-Rouge. Le courrier arrivait régulièrement la poste était voisine de l'établissement.

5^e question

Au Kommando, Kom de culture, pas de vie intellectuelle.

Une seule partie de foot-ball. En un an 4 dimanches à la messe à l'église catholique. Ensuite une fois par mois, un camarade prêtre disait la messe au Kommando.

A **Kärlich**, pas de vie intellectuelle, pas de sports, pas de culte.

Au Stalag XII A, la vie intellectuelle était très développée. De nombreux cours et conférences par les lettrés du camp.

Les bibliothèques, bien fournies, fonctionnaient régulièrement.

Une troupe théâtrale à la renommée bien établie, faisait les délices des « passagers » et aussi des gardes et notables allemands, ébahis par les résultats étonnants obtenus par la troupe : richesse des costumes, valeur des pièces jouées, talent de certains acteurs tenant les rôles féminins.

Des projections de films pour la propagande surtout .

Les documentaires faisaient ressortir la supériorité de l'armée, de l'industrie allemands.

De nombreuses équipes de rugby, une par baraque, se disputent par éliminatoires l'honneur de la finale. Quelques équipes de foot-ball. Les sections boxe, catch organisaient des combats très animés.

Les sportifs avaient la faveur d'une ration supplémentaire de soupe.

Il était possible aux P.G. qui le désiraient d'assister à la messe. Une chapelle était à la disposition des prêtres du camp. Les offices étaient réguliers et de nombreux fidèles les suivaient avec ferveur.

Question 6.

En 1940, les P.G. étaient surveillés par des gardiens anciens combattants de la guerre 14-18. En général ils étaient bons mais méfiants, connaissant les français pour avoir été prisonniers avant eux. Ils furent ensuite renforcés par de jeunes soldats moins aimables exerçant une surveillance constante.

Les relations dans le Kom étaient en général mauvaises. Croyant en la libération rapide après les moissons, les hommes s'éloignaient des gardiens à mesure que la libération s'éloignait. A la crainte du début succédait la haine, le mauvais esprit, le sabotage, l'arrogance et le mépris.

« En 1942 la poussée vers la Russie , l'avance rapide des troupes, les petits drapeaux sur les cartes des gardiens, la perspective d'un esclavage futur me donnaient des idées d'évasion pour assouvir une farouche vengeance. C'était devenu une obsession.

Je n'obéissais plus aux commandements. Les gardiens me faisaient lever en jetant un peu d'eau sur le lit. Je partais au rassemblement les souliers sous le bras. Un jour par semaine, je restais au kommando, je faisais le malade. Je ne recevais d'ailleurs ce jour-là aucune nourriture. Je faisais partie de l'équipe des « sales chiens de Français. »

Question 7. 1^{er} Kom. la famille des paysans qui occupait le P.G. était composée du père, de 2 fils, universitaires ayant fait la campagne de France, de trois filles. Tout le monde travaillait. Ils faisaient des moellons de construction l'après midi. La famille était catholique mais remplie d'admiration pour Hitler.

« J'étais militaire de carrière et à ce titre, je gardais ma distance partant de ce principe que le travail pour moi, n'était pas obligatoire. J'opposais la force d'inertie et je sabotais tout ce que je devais faire : crevaison de pneus, détérioration de machines agricoles, je plantais des cailloux à la place des pommes de terre, je mettais les pommes pourries avec les pommes triées, je coupais par maladresse les betteraves au lieu de les nettoyer. Je réduisais de moitié la dose de ciment qui servait à fabriquer les moellons etc... Les 16 heures de travail, la nourriture insuffisante, la haine m'exaspérant tellement que le jour où le patron me traita de fainéant, je sautai sur lui et le battis. Je fus ramené au kom. entre deux sentinelles baïonnette au canon. Je passai le conseil de discipline. On me sépara de mon frère qui travaillait au même kdo. et fut envoyé au **kom de Kärlich** où je restai un mois seulement et d'où je m'évadai avec un camarade.

J'étais aussi mal vu, les patrons ne me parlaient que pour me commander. »

Pas accès aux lieux publics ni chez les commerçants, la plupart des P.G. étaient en mauvais terme avec leur employeurs.

La jeunesse enrôlée dans des organisations paramilitaires commandées par l'instituteur du village, les détestait. Il y eut des insultes, des coups furent échangés. En revanche le curé du

village organisait de temps en temps une petite réunion dans son grenier. Il offrait sur un vaste drapeau allemand déployé des gâteaux et du vin et prêchait l'espérance.

Parti d'Allemagne, le prisonnier n'a pas connu de civils étrangers ni du S.T.O.

Question 8. « Fait prisonnier avec mes hommes, je partis en kom avec une majorité d'entre eux. Nous étions originaires du Sud-Ouest.

Il existait entre nous des liens d'amitié sincère. J'ai toujours été secouru par mes camarades car j'étais le plus malheureux.

Notre interprète était un camarade lorrain qui parlait parfaitement l'Allemand. Il s'incorpora à notre groupe et s'attacha à nous défendre. Il posait d'insidieuses questions qui embarrassaient nos gardiens. Je quittai ce Kom par mesure disciplinaire et fut envoyé dans un autre de culture aussi et composé de Bretons.

J'arrivai le cœur serré et bien décidé à m'évader le plus tôt possible. Mes camarades étaient méfiants mais à force de diplomatie je réussis à m'intégrer à leur groupe et m'attirai leur sympathie.

Je fus même élu homme de confiance. Je résolus d'empêcher les gardiens d'ouvrir lettres et colis. Je jetai une lettre de protestation dans une boîte civile pour le capitaine commandant la compagnie de **Koblentz**. L'adjudant vint le lendemain soir nous rassembla après le travail. Comme un de mes camarade tenait une cigarette à la main. Il bondit sur lui et le gifla à plusieurs reprises. Je sortis des rangs pour protester. Je reçus une volée de coup de poings et jeté à terre, roué de coups de pied. On nous laissa 2 heures au garde à vous. Le 21 septembre 1941, le dimanche suivant je m'évadai après avoir annoncé à tous que je reviendrai en combattant.

Question 9. Le dimanche nous rentrions individuellement au Kom.

J'avais décidé mon camarade Hauteguilh à partir avec moi. Il se procura une carte routière dans un camion. Je fabriquai une boussole avec une lame de rasoir Gillette détrempée, taillée, retrempée et aimantée, une aiguille placée au fond d'une boîte d'allumettes.

Je fis main basse sur une veste de mon patron et sur de nombreuses victuailles. Nous avons attendus l'arrivée de nos compagnons. A l'entrée de la nuit nous avons quitté le dortoir en criant « Vive la République » le cœur battant à quelques pas des sentinelles qui avaient bien fêté le dimanche.

Nous montons sur le toit des WC et sautant la double rangée de barbelés nous tombons dans le jardin. Le temps que mettent nos gardiens à réaliser ce qui se passe, à courir prendre leurs armes nous nous enfonçons dans la nuit. Des coups de feu claquent mais nous sommes dans le bois... après une course folle. Nous nous dirigeons **sur la Belgique vers Malmedy** à travers champs.

Le 26 Septembre un gendarme patrouillant nous arrête à **Gerolstein** à l'heure du matin. Nous avons parcouru la nuit **150 km à travers champs**.

Je fus **dirigé sur le Stalag XII D à Trèves puis sur le Stalag XII A à Limbourg**. J'entrais en **prison le 4 octobre 1941 pour en sortir le 1^{er} mars 1942** pour avoir été après ma punition été réfractaire au travail. Pelote, marche dans la neige à longueur de journée etc. Étant sous-officier je demandais à rejoindre mon frère également en Kom à **Güls sur la rive gauche du Rhin, j'y par le 27 avril 1942**.

Je fus placé chez un jardinier, mais particulièrement surveillé. **Le 10 Juillet 1942 à 14 heures je pars au champ** sarcler sur l'épaule. Je rejoins mon frère dans une maison à 3 km du village, dans les bois habitée par un Allemand qui avait offert asile et aide à mon frère.

Nous restons cachés 3 jours dans une volière, très bien ravitaillés pendant la nuit. Nous laissons nos photos et une lettre de recommandation pour les délivreurs éventuels. L'Allemand nous accompagne toute la nuit dans la forêt.

Nous avons une boussole reçue dans un saucisson et une carte bien détaillée.

La marche est pénible sous une pluie constante, les rivières, en crues, sont traversées à la nage. Nos provisions sont détériorées. Nous mangeons les légumes que nous dérobons dans les jardins. Pour dormir nous nous attachons dans un arbre. Après quinze jours de marche mon frère part en reconnaissance chez un prêtre luxembourgeois qui le comble de victuailles et lui donna rendez-vous le lendemain soir pour passer la frontière.

Cachés non loin d'un poste de guet pour avions, nous étions découverts et **arrêtés** par les deux guetteurs. Mon désarroi était grand. Trempés, les pieds en sang, épuisés de fatigue, nous étions gardés dans une pièce cimentée. Le lendemain nous sommes emmenés à la **prison civile de Clairvaux** (Luxembourg) où nous restons huit jours bien soignés bien nourris par les Luxembourgeois. On nous dirige **vers Trêves le 2 août 1942**. Mon frère y reste. Je suis conduit au **XII A** après avoir été rossé de belle manière par un colosse russe chargé de cette mission. Je suis dépouillé de mes pauvres affaires, habillé en Zouave et mis à décharger les wagons de jour et de nuit.

Le 2 septembre je fais parti d'un **détachement disciplinaire de 200 français** qui est dirigé sur le **XVII A à Kaysersteinbrück en Autriche**. Nous sommes sévèrement punis (prison, pelote, marche à pied, passage à tabac jusqu'à l'épuisement.

J'essaye trois fois de m'évader avec mon camarade Tauzin.

Chargés dans le chariot de corvée d'ordure, nous sommes découverts avant de franchir la dernière porte.

Nous sommes à l'origine du tunnel de 30 mètres découvert à 2 mètres de sa finition par un Serbe chef de baraque.

Pris par les feux des miradors à couper les barbelés, je réussis à me cacher chez les Serbes.

Le **15 octobre 1942**, je fais du convois disciplinaire dirigé sur **Strasdorf dans la région de St Polten**. Profitant d'une angine qui me donne une fièvre de 39°C, je reste alité au Kom. Le 25 octobre 1942 je défonce la porte. Le chef de poste, attiré par le bruit arrive pour me voir franchir les barbelés. J'y laisse une manche. Mais je peux rejoindre mon camarade Olivier parti au travail au point fixé. Nous sommes poursuivis. De coups de feu sont tirés.

Le 1^{er} **Novembre**, nous franchissons la frontière hongroise après avoir traversé un champ de tir où avaient lieu la nuit des tirs d'artillerie. Le **2 Novembre**, nous sommes **arrêtés** sur **pont de chemin de fer à Györet** et nous sommes **internés** à la **caserne du génie** puis à la **forteresse de Kommaroin** où nous restons **10 jours**. Nous sommes internés militaires au **camp de Balatonboglan**.

Question 10 : Je m'engage comme opérateur radio au poste clandestin. J'échappe à l'arrestation qui frappe trois de mes camarades fin 42. Je m'acquitte de missions de renseignements à la frontière yougoslave missions confiées à un capitaine de Valence.

Le **19 mars 1944** les Allemands envahissent la Hongrie. Je vis un mois durant dans une cachette préparée sous la basse court. En Mai je suis arrêté avec d'autres camarades et mis en prison. Envoyé au travail, je dois signer à la gendarmerie. Le **12 juin** je rassemble mes 12 camarades pour aller déposer une gerbe aux couleurs françaises au monument aux Morts malgré l'interdiction des autorités. Nous traversons le village au pas et nous chantons la Marseillaise. Arrêtés, mis en prison, enchaînés, nous sommes rués de coups. Je reste allongé ayant reçu des coups à la colonne vertébrale. Je suis paralysé des jambes et reste un mois dans cet état. Le Docteur civil Goukiéwik de **Sofiok** me **soigne**. Je suis en liberté surveillée.

Le **15 octobre 1944** les gendarmes hongrois viennent me chercher à 3 heures du matin. Je réussis à m'échapper à travers bois avec mon camarade Esnault. Le lendemain soir nous voulons traverser en barque le **lac Balaton** pour rejoindre le consulat français. La tempête brise notre embarcation sur des rochers. Nous restons cachés **8 jours** dans une serre à fleurs. Repris par la gendarmerie à 22 heures au moment où nous montons dans le train, nous sommes menés en prison avec des condamnés politiques, communistes, juifs et condamnés de droits communs. Nous attendons à chaque instant d'être pris comme otages. Le 3 Novembre je m'échappe en direction de Selyp et je suis logé dans un camp d'internés français.

Amené en Allemagne par train de nuit le 9 novembre je profite d'un ralentissement je saute en compagnie de Tauzin et de Brouhéna. Nous allons nous réfugier à Budapest où nous évitons de justesse maintes rafles.

Je m'engage dans une usine de textile où je prépare une cachette sure. Je réussis à faire désertre un bataillon d'artillerie hongroise. Assiégés par l'Armée Rouge le 25 décembre 1944, je suis délivré le 10 Janvier 1945. Je me mets à disposition de l'Armée Rouge et participe notamment à la prise du Parlement Hongrois - vec une citation à l'ordre de la Brigade. Récupéré par les autorités je suis dirigé sur le camp de Tura où lon me confie la garde de 30 S.S. Allemands prisonniers des Français.

Dirigé sur Odessa en Avril, je débarque à Marseille le 12 juin 1945.

Question 11 je n'ai pas de documents concernant la captivité hormis simplement quelques papiers chèrement obtenus en Hongrie.